Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Band: 44 (2014-2015)

Artikel: Devenir catholique : l'aventure singulière de Théodore de la Rive

Autor: Weibel, Luc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1002726

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Devenir catholique : l'aventure singulière de Théodore de la Rive

Luc Weibel

[Luc Weibel, «Devenir catholique : l'aventure singulière de Théodore de la Rive», *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 44, 2014-2015, pp. 40-57]

En 1814, Genève devient canton suisse. A cette occasion, elle annexe un certain nombre de communes environnantes, qui arrondissent son territoire et lui permettent un contact direct avec celui de la Confédération. Ces communes, détachées de la France et de la Savoie, sont de confession catholique. Genève, cité de la Réforme – où jusqu'en 1798 la qualité de citoyen impliquait l'appartenance à l'Eglise protestante –, doit accepter en son sein une population qui relève de l'obédience romaine. Il en résulte un processus d'intégration qui ne s'est pas fait sans douleur[1]. Pour les uns – les anciens citoyens –, c'est une atteinte irrémédiable à l'identité genevoise – liée à la «Cité de Dieu» qu'avait édifiée Calvin –, pour les autres – les nouveaux venus –, on assiste tout simplement au «rétablissement du catholicisme à Genève».

C'est le terme utilisé par l'abbé Fleury dans un ouvrage publié en 1861, dont le titre exact était : *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme à Genève*[2]. L'abbé Jean-François Vuarin était ce curé de choc qui, installé au cœur de la vieille ville dans l'église Saint-Germain – concédée au culte catholique après 1798 –, défendait vaillamment, par la parole et la plume, les droits de la communauté catholique à l'époque de la Restauration. Il aura pour successeur l'abbé Gaspard Mermillod – plus tard cardinal – qui, dans un autre style, poursuivra son combat. Une lutte acharnée le mettra aux prises avec le gouvernement genevois d'Antoine Carteret : c'est le *Kulturkampf*. La majorité – d'obédience radicale – tente de détacher de Rome les catholiques genevois et de les réunir dans une Eglise catholique «nationale» contrôlée par l'Etat, sorte de pendant de l'Eglise nationale protestante[3]. Ce sera l'échec, et c'est seulement à la fin du XIXe siècle que cet affrontement prendra fin. Il aura pour conséquence la suppression du budget des cultes, c'est-à-dire la séparation en 1907 des Eglises et de l'Etat. Sur un pied d'égalité dans la pauvreté, protestants et catholiques ont enfin appris à coexister, dans le respect des convictions de chacun – comme les y avaient appelés, dans une brochure qu'ils avaient signée conjointement en 1899, l'abbé Eugène Carry – futur vicaire général – et Théodore de la Rive[4].

Bien oublié aujourd'hui, Théodore de la Rive (1855-1931) est un témoin de cette évolution, et surtout l'auteur d'écrits qui nous fournissent un éclairage original sur la Genève religieuse du XIXe siècle, aussi bien protestante que catholique. C'est en effet, comme tiennent à le préciser les fiches établies à son nom par la Bibliothèque de Genève, un «converti au catholicisme». Il a raconté les circonstances de son changement de religion dans un livre paru en 1895, intitulé significativement *De Genève à Rome* – complété en 1907 par *Vingt-cinq ans de vie catholique*[5].

1 Irène Herrmann, *Genève, entre République et canton, Les vicissitudes d'une intégration nationale (1814-1846)*, Genève, 2003.

2 Abbé Fleury et abbé Martin, *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme* à *Genève*, 2 vol., Genève, 1861.

3 Sarah Scholl, *En quête d'une modernité religieuse : la création de l'Eglise catholique-chrétienne de Genève au cœur du Kulturkampf (1870-1907)*, Neuchâtel, 2012.

4 Eugène Carry et Théodore de la Rive, *Lettres sur les intérêts catholiques à Genève*, Genève, 1899.

5 Théodore de la Rive, *De Genève à Rome, impressions et souvenirs*, Paris, 1895 et *Vingt-cinq ans de vie catholique, expériences et observations*, Paris, 1907.

Dans ces deux ouvrages, il expose les raisons qui ont motivé sa démarche, et qui l'ont amené, en 1880, étant âgé de 25 ans, à «abjurer» le protestantisme. Il n'est pas le seul à l'avoir fait, et il n'est pas le seul à avoir raconté son itinéraire. La liste est longue des récits de conversion rédigés par ceux qui, bénéficiant au XIXe siècle de la liberté de religion désormais inscrite au nombre des «droits de l'homme», ont choisi d'abandonner la foi de leurs pères pour adhérer à une communauté plus conforme à leurs goûts. Dans le livre qu'il a consacré à ce sujet en 1926, le pasteur et professeur Maurice Neeser signale du reste qu'entre les deux versions du christianisme occidental, le mouvement s'opère dans les deux sens[6]. Dans chaque cas, le néophyte se dit heureux de quitter un culte formaliste, desséché, dépourvu de toute ferveur et de toute authenticité, pour intégrer une communauté chaleureuse et vivante en prise directe avec la vérité du message évangélique.

Notre propos n'est pas d'entrer dans la problématique qu'expose le professeur neuchâtelois. Le fragment d'autobiographie écrit par Théodore de la Rive nous intéressera d'abord dans la mesure où il nous propose, outre un autoportrait surprenant, un éclairage sur le segment de société genevoise dans lequel il a vécu, au gré de portraits qui sont parfois des morceaux d'anthologie – et qui tirent leur piquant de la situation singulière – en porte-à-faux – de leur auteur.

Mais d'abord, qui était Théodore de la Rive? Comme il le fait lui-même dans la première partie de son livre de 1895, il convient ici de dire un mot du milieu dont il est issu. Les de la Rive (parfois orthographiés Delarive) sont l'une des plus anciennes familles de Genève. Ils appartiennent au cercle restreint de celles qui y avaient acquis droit de cité avant la Réforme, et que recense Albert Choisy dans le recueil qu'il leur a consacré: elles étaient une douzaine tout au plus[7].

Au XIXe siècle, la famille de la Rive accède à la célébrité: avec les Saussure et les Candolle, elle fait partie de ces dynasties de savants qui ont illustré la «science genevoise» et qui font date dans l'histoire intellectuelle de leur patrie. Gaspard de la Rive (1770-1834) se bat pour que les «aliénés» ne soient plus détenus comme des malfaiteurs, et qu'on reconnaisse qu'ils sont d'abord des malades qu'il faut soigner. Physicien, il se livre à des expériences sur l'électricité dans le laboratoire qu'il crée dans sa propriété de Presinge, où il reçoit Ampère, Faraday, Arago. Cette activité est poursuivie par son fils Auguste (1801-1873). Tous les deux jouent un grand rôle dans l'Académie qu'ils contribuent à réorganiser. Ils exercent des responsabilités politiques. En 1840, Auguste fait édifier au-dessus de la Treille un somptueux hôtel particulier.

Dans la Genève de la Restauration, les de la Rive sont donc des hommes des «Lumières», et leur activité scientifique va de pair avec un attachement profond aux traditions de leur patrie. Dans les années qui précèdent les révolutions de 1841 et 1846, Auguste est le chef du parti conservateur[8].

Paradoxe: le dernier rejeton de cette dynastie de savants dont les idées religieuses s'inspirent de celles du XVIIIe siècle a choisi... de se faire catholique. Comment expliquer cette volte-face, cet abandon de la foi qui, qu'on le veuille ou non, paraît se confondre avec l'histoire de Genève depuis le XVIe siècle? Théodore, en tout cas, était bien conscient du caractère extraordinaire de sa démarche. Il éprouva le besoin de se justifier, et c'est ce qui nous vaut un élégant petit volume autobiographique, paru en 1895 chez l'éditeur parisien «E. Plon, Nourrit et Compagnie», intitulé significativement *De Genève à Rome, impressions et souvenirs*.

La genèse de cet écrit est intéressante. Dans sa préface, l'auteur nous apprend que tout de suite après sa conversion – survenue au printemps de 1880 – il en avait commencé la rédaction: «A peine entré dans l'Eglise, je me dis qu'il ne serait pas inutile peut-être de tracer l'itinéraire de la route que j'avais dû suivre

6 Maurice Neeser, *Du Protestantisme au catholicisme, du catholicisme au protestantisme, essai de psychologie des conversions confessionnelles*, Neuchâtel et Paris, 1926.

7 Albert Choisy, *Généalogies genevoises, Familles admises à la Bourgeoisie avant la Réformation*, Genève, 1947.

8 Isaac Benguigui, *Trois physiciens genevois et l'Europe savante: Les De la Rive, 1800-1920*, Genève, 1991. Théodore est le fils d'Eugène, deuxième fils de Gaspard.

pour y arriver»[9]. Il existe plusieurs types de conversion. La sienne ne procède pas d'une illumination subite. Elle est le résultat d'un long processus de réflexion. Lors de sa jeunesse protestante, il s'est posé beaucoup de questions, et il avait l'intention d'en exposer la nature, dans un ouvrage qui se serait appelé «le libre examen à l'œuvre». Le libre examen, on le sait, est le maître mot du protestantisme libéral du XIXe siècle. C'est la pierre de touche qui est à la base de la foi éclairée du chrétien réformé. On se plaît à l'opposer à la démarche catholique romaine, qui privilégie la soumission à un magistère doctrinal. Esprit paradoxal, de la Rive remarque d'emblée que pour sa part, c'est le libre examen des données de la foi et de la tradition qui l'a conduit à réintégrer la seule Eglise qui, à ses yeux, mérite ce nom.

Le projet de ce grand ouvrage apologétique était-il trop ambitieux? En tout cas de la Rive ne l'a pas mené à bien. Ce qu'il livre au public en 1895, ce sont les pages qu'il a rédigées en grande partie en 1880, ce qu'il appelle modestement ses «impressions et souvenirs». Il y retrace son itinéraire, et il le fait en deux parties: l'une s'appelle «le point de départ», et l'autre «le terme du voyage». Nous verrons que le «voyage» n'est pas pour lui une simple métaphore. Mais pour l'instant, arrêtons-nous à un point préalable. La démarche de notre auteur est, nécessairement, autobiographique. Est-elle légitime? Il pose la question dans son deuxième livre, paru en 1907, d'autant que certains lecteurs lui ont reproché son indiscrétion, en citant Pascal: *Le moi est haïssable*. D'abord Pascal a bel et bien parlé de lui: il a versé «ses hésitations, ses doutes, ses ‹motifs de croire›, dans le seul de ses écrits qui nous intéresse aujourd'hui»[10]. Ensuite de la Rive récuse Rousseau, coupable d'avoir étalé «ses hontes et ses misères» pour en tirer gloire. Mais d'autres ont parlé d'une façon tout à fait légitime de leurs «expériences religieuses et morales». C'est le cas de saint Augustin et du cardinal Newman. A ce sujet, notre auteur fait à l'adresse des Genevois une remarque qui a son prix:

> Mes compatriotes et mes anciens coreligionnaires ne m'en voudront pas, je l'espère, si j'affirme qu'il y a, chez beaucoup d'entre eux, une sorte de répugnance instinctive à parler de soi, à faire part aux autres de ses impressions, une disposition innée à ne jamais s'abandonner ni même s'ouvrir, où il entre, peut-être, plus d'orgueil inconscient que de véritable humilité. On a peur de se compromettre, de se livrer ou de se trahir. Il semble, en vérité, que nous naissions, à Genève, timides, défiants et réservés (*Vingt-cinq ans*, 11r).

Lorsqu'on entreprend de raconter sa conversion, la référence à saint Augustin va presque de soi. Quant à Newman, c'est une figure de proue du Mouvement d'Oxford, ce courant de l'Eglise anglicane qui, au début du XIXe siècle, visait à un renouveau de la doctrine et des rites. Eminent théologien protestant, John Henry Newman (1801-1890) passa au catholicisme en 1845 et finit cardinal. Sa carrière symbolise à elle seule la renaissance du catholicisme anglais, enfin autorisé à apparaître au grand jour. Newman a justifié sa démarche dans un livre que de la Rive mentionne souvent: *Histoire de mes opinions religieuses*. On y trouve ce passage:

> Je dessinerai aussi largement que possible l'histoire de ma vie; je dirai de quel point je suis parti; de quelle suggestion extérieure, de quel accident, est née chacune de mes opinions, jusqu'où et comment le développement leur est venu de l'intérieur de mon âme, comment elles ont grandi, comment elles ont été modifiées, mises en collision les unes avec les autres, enfin changées. Il faut que je montre, ce qui est la vérité pure, que les doctrines qui devinrent les miennes, qui sont les miennes depuis tant d'années, me furent enseignées (humainement parlant) en partie par les suggestions d'amis, Protestants, en partie par l'étude des livres, en

9 Théodore DE LA RIVE, *De Genève à Rome*, Paris, 1895, p. I (désormais abrégé GR). La préface étant paginée en chiffres romains, nous nous servirons des chiffres usuels, assortis d'un r: p. ex. 1r.

10 Théodore DE LA RIVE, *Vingt-cinq ans de vie catholique*, Paris, 1907, p. IX (désormais cité *Vingt-cinq ans*) et, pour la préface, avec les chiffres usuels: 9r.

> partie par l'action de mon propre esprit.
> Je rendrai compte ainsi de ce phénomène dont tant de gens s'étonnent, que j'aie pu quitter ‹ma famille et la maison de mon père› pour une Eglise dont je me détournais jadis avec effroi[11].

Malgré cet exorde très engageant, le livre de Newman est moins une «histoire de vie» que l'analyse très fine, écrite par un théologien universitaire, des débats doctrinaux qui agitaient le petit monde d'Oxford, et qui ont abouti à son ralliement à Rome. Le livre de notre auteur, heureusement pour nous, est d'un genre tout différent. Même si son auteur - qui a beaucoup lu et qui est un excellent «débatteur» - consacre de nombreuses pages à la réfutation des erreurs protestantes, il a surtout tenu à décrire ce qu'il a ressenti pendant ses années de recherche et d'errance, puis comment se sont passées son «abjuration» et la suite de sa «vie catholique».

A cet égard, refusant de décrire - comme relevant plutôt de la sphère intime - les cheminements de la grâce, de la Rive préfère exposer ce qu'il appelle les «causes secondes» de sa conversion. Il les voit se déployer en première ligne dans le milieu où il a grandi. Dirons-nous qu'il adopte dans sa description la théorie de Taine sur la race, le milieu et le moment? En tout cas, c'est bien de sa famille que notre auteur nous parle d'abord. Et d'une façon bien différente de l'esquisse que nous avons livrée ci-dessus. Aussi bien, puisque son livre est entièrement consacré au problème religieux, c'est sous cet angle qu'il va parler de ses ancêtres. Des ancêtres qui, nous l'avons dit, étaient déjà présents à Genève au moment de la Réforme. C'est l'occasion pour lui de nous proposer un survol de l'histoire de Genève largement inspiré par les thèses de l'abbé Fleury, telles qu'elles apparaissent dans son livre sur le «rétablissement du catholicisme»[12]. Dès lors, on se doute que sa vision de la Réforme a peu à voir avec la vulgate protestante. Pour de la Rive, la Réforme est une révolution qui, après une série de violences dont il nous donne quelques exemples, aboutit à un régime despotique, celui de Calvin. Notre chroniqueur improvisé pense que ses ancêtres, et en particulier le syndic Girardin de la Rive, ont assisté sans plaisir à ces événements. Certes, ils se sont pliés à l'ordre nouveau. Ils ont exercé des responsabilités politiques, mais on ne compte parmi eux ni pasteurs, ni professeurs. Faut-il voir en eux des «marranes»? En tout cas, les de la Rive du XIXe siècle ne partagent en rien les préjugés anticatholiques de leurs compatriotes. Magistrats, ils eurent toujours à cœur de préserver les droits de la communauté catholique. A l'Assemblée constituante, nous dit Théodore de la Rive, son père Eugène devait déclarer:

> Je considère les deux confessions (établies à Genève) comme deux branches égales du même tronc, que le christianisme nourrit l'une et l'autre, et qui doivent prospérer également (GR 27).

Dans son examen des «causes secondes» de sa conversion, de la Rive ne s'en tient pas à ces considérations - peut-être contestables - sur une hérédité catholique dans sa famille. Il s'attarde - ce qui nous touche davantage - sur ses souvenirs d'enfance, «qui sont bien, quoi qu'on en dise parfois, ce que nous avons de mieux dans la vie» (GR 39). Et là, c'est une véritable géographie intime et sentimentale que notre auteur déploie sous nos yeux. De la Rive excelle à dire ce que les lieux signifient pour lui, et cette particularité accompagnera toutes les étapes de son itinéraire.

Son récit commence donc à Presinge, le village où sa famille possédait une grande propriété, et où elle passait ses étés, «en plein pays catholique». Dans cet environnement agreste, au milieu d'une campagne de rêve, qu'on retrouve dans les tableaux de l'artiste de la famille, le peintre Pierre-Louis de la Rive (1753-1817), l'enfant découvre la chapelle catholique, assiste à des messes et à des processions. Lors des Rogations et de la Fête-Dieu, ses parents prêtent des flambeaux, des vases, des tapis pour orner l'autel. «Tout mon bonheur était alors de pouvoir (...) prêter quelque meuble ou quelque ornement de ma chambre» qui serviront à décorer un reposoir. Les sonneries des cloches, la mélodie des chants le jettent «dans l'extase».

11 John Henri NEWMAN, *Histoire de mes opinions religieuses*, traduction française, 2e édition, Paris, 1866, p. 27r.

12 FLEURY et MARTIN, *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme* à *Genève*, *op. cit.*

Tout cela inspire les jeux de l'enfant: il dresse un autel dans sa chambre, organise à son tour des processions, célèbre des offices, prononce des sermons. Plus tard, lors d'un voyage en Suisse avec ses parents, il découvre Saint-Nicolas de Fribourg, l'abbaye d'Einsiedeln. Partout, les odeurs, les couleurs, la musique contribuent à créer un climat de mystère qui l'intrigue et l'enchante (et qui nous vaut des pages singulièrement évocatrices, GR 48-50).

Mais c'est aussi la vie quotidienne de la famille qui est faite de contacts continuels avec le voisinage catholique. Le samedi soir, le curé de la paroisse dînait chez les de la Rive.

> Je le vois encore monter notre avenue, dans sa soutane un peu rapiécée, s'appuyant sur sa grosse canne, son bréviaire usé sous le bras, suivi d'un petit roquet noir et blanc. Je le vois aussi après le repas, assis sur un des bancs de notre terrasse, fumant paisiblement un gros cigare qu'il humectait, de temps à autre, de sa salive, afin de le savourer plus longuement (...). Souvent aussi j'allais lui faire visite, et lui remettre un journal que mon père lui prêtait chaque jour (GR 56).

A ce propos, de la Rive mentionne la mort du curé, en 1872, qui suivit de peu la mort de son père. C'est un peu la fin de l'enfance. C'est aussi le commencement d'une interrogation. Qu'en est-il de l'âme du défunt? Ici, Théodore se livre à une comparaison entre les habitudes funéraires catholiques et celles des protestants, qui ne prient pas pour l'âme des morts. Il éprouve le besoin de maintenir ce contact avec ses chers disparus. Dans une longue note qui est un vrai morceau d'ethnologie religieuse (et d'anthologie!) (GR 59), il nous expose que dans sa jeunesse, l'adieu aux morts était réduit à sa plus simple expression, conformément aux vœux de Calvin qui avait proscrit toute cérémonie funèbre. Au moment de la publication du livre, les habitudes changent. Une lecture biblique est prévue dans la maison du défunt, et des prières sont même prononcées sur la tombe. On commence à fleurir et à entretenir les cimetières, à les visiter au moment de la Toussaint: Notre auteur affirme même que c'est pour contrer cette coutume que le Consistoire décida d'instituer, début novembre, une «fête de la Réformation»!

Cette réflexion sur la piété due aux morts n'est qu'un élément dans la longue chaîne des raisons qui amènent de la Rive à contester les habitudes protestantes. Mais puisque nous avons parlé d'une géographie développée par notre auteur, il faut maintenant nous transporter dans un lieu qui n'est à vrai dire pas très éloigné de Presinge, la montagne des Voirons. C'est là que se situe une rencontre décisive, qui fait penser à certains récits germaniques, décrivant l'itinéraire d'un jeune homme qui quitte son village natal pour partir à la découverte du vaste monde. A un certain moment, il rencontre une figure d'ermite ou de sage. Ce personnage va lui transmettre un message décisif, qui orientera toute son existence.

Se promenant aux Voirons, – où sa famille possédait «des forêts de sapins et des chalets» –, Théodore rencontre un jeune dominicain parisien en vacances. La conversation s'engage:

> C'était la première fois qu'il m'était donné de voir de près un religieux, de parler, de discuter avec lui (...). La sympathie qu'il me témoigna, l'accueil affectueux qu'il me fit (...), sa bonne grâce, sa jeunesse, sa gaieté, la largeur de ses idées, ce je ne sais quoi de vif, de robuste et de salubre, que j'ai retrouvé depuis chez tous les fils de saint Dominique, et qui me semble être, dans l'ordre des choses de la conscience, ce que le bon air frais de nos montagnes est dans celui des choses de la nature, tout en lui, jusqu'à ce froc si pittoresque qu'a illustré le fin pinceau du Frère Angélique, tout me séduisit et me charma (GR 87).

Par la suite, de la Rive s'entretient aussi avec un religieux plus âgé, l'un des «fils spirituels» du Père Lacordaire. Il est sensible à «la bonté de ce religieux vénérable, la douceur de sa voix, la finesse pénétrante de son regard, la frappante ressemblance que ses traits présentaient avec ceux de Pie IX». Avec ce personnage qui n'est rien d'autre que le «provincial» (c'est-à-dire le supérieur) des dominicains de France, la discussion se fait plus sérieuse. La beauté du site y contribue:

> Assis sur le sommet de la montagne, par une splendide soirée d'été, les noirs sapins au-dessus de nos têtes, à nos pieds les fertiles plaines de la Savoie encadrées de l'azur tendre du lac de Genève et de la barrière d'un bleu sombre que forme le Jura, nous commençâmes à aborder les points de la doctrine qui me semblaient les plus obscurs, les plus difficiles à accepter. Ce furent des heures délicieuses, dont le souvenir ne s'effacera pas de ma mémoire. De temps à autre, sous l'effet des paroles du Père, je sentais mes doutes se dissiper, une éclaircie se faire dans mon esprit et un coin de vérité apparaître à ma conscience, comme ces morceaux de pourpre et d'or que les nuages, chassés par les rayons du soleil couchant, découvraient à mes regards (GR 89).

Théodore se fait expliquer le sens de la présence réelle dans l'Eucharistie, et celui qu'il faut donner à la formule «Hors de l'Eglise point de salut». Très «famille», il se préoccupe du sort de ses proches qui, quoi qu'il arrive, resteront protestants. Ici, le bon Père le rassure.

Cet épisode - nouveau sermon sur la montagne - nous fait comprendre le tour que va prendre le «voyage» de notre auteur. Il témoigne de l'importance que prennent aux yeux du néophyte ceux qu'il appelle ses «guides». Parmi eux, il en cite deux dont le rôle fut durable. Par souci de discrétion, il s'abstient de les nommer dans l'édition de 1895 de son livre, et seul le lecteur persévérant, qui lira *Vingt-cinq ans de vie catholique*, saura de qui il s'agit. S'initiant aux arcanes de la foi, de la Rive ne dédaigne pas de s'entourer lui-même de mystère: on a l'impression de se mouvoir dans un clair-obscur qui n'a pas la désolante précision du monde moderne, et l'on y voit apparaître des figures qui ont un pied dans la légende, dans une tonalité quelque peu médiévale. Nous savons aujourd'hui que l'un des guides de Théodore était le prince Paul de Broglie (1834-1895), qu'il nous présente de la façon suivante:

> Membre d'une illustre famille de France qu'à Genève on connaît bien, le premier de mes deux maîtres, ou de mes deux amis, avait été élève de l'Ecole polytechnique, puis officier de marine. Il avait porté au séminaire et gardé, sous le vêtement ecclésiastique, toute l'ardeur et l'activité intellectuelles qui sont de tradition dans sa famille, avec la rigueur et la précision mathématiques qu'il devait à ses premières études. C'est ce qui fit dire à un homme d'esprit de ses parents, lorsqu'il entra dans les ordres, que c'était une équation qui venait de prendre la soutane. Elevé dès son enfance dans le voisinage de Genève, connaissant à fond le protestantisme, et le meilleur, qu'il avait vu de très près, il était bien fait pour me comprendre et pour me porter secours. Sa foi robuste et franche, et sa pénétration philosophique, sa religion simple et sincère, et l'ardeur avec laquelle il abordait toutes les questions, m'ouvrirent les yeux, et je commençai à penser, en le voyant, qu'après tout ce pouvait bien être dans l'Eglise à laquelle il appartenait, et dans la religion que je lui voyais pratiquer, que je devais trouver cette conciliation de la raison et de la foi si vainement cherchée ailleurs (GR 82).

Les liens de ce personnage avec Genève s'expliquent par le fait que Paul de Broglie était le petit-fils de Mme de Staël. Sa mère, Albertine de Staël, avait épousé le duc de Broglie, qui joua un rôle politique sous la monarchie de Juillet. Ayant perdu sa mère de bonne heure, il avait été élevé par une tante genevoise et protestante[13]. Si nous avons parlé d'une atmosphère médiévale à propos de la rencontre de Théodore avec ses deux dominicains au sommet des Voirons, cette référence perd toute pertinence si l'on pense à l'abbé de Broglie qui, professeur à l'Institut catholique de Paris, très au fait des sciences de son temps, s'intéressait de près aux rapports de la science et de la religion. Il est l'auteur d'un livre intitulé *Le Positivisme et la science expérimentale* (1880). Mais il

13 Mme Auguste de Staël, née Adèle Vernet, est connue pour ses attaches avec le Réveil évangélique. Elle était la sœur du pasteur Isaac Vernet, aumônier des prisons, où il avait eu à s'occuper de Louis-Frédéric Richard, un des derniers condamnés à mort exécutés à Genève.

ne négligeait pas pour autant la cure d'âme, y compris dans les milieux les plus défavorisés, ce qui n'était pas sans risques: il mourut assassiné par une de ses pénitentes (1895), victime, nous dit de la Rive, «des saintes imprudences de sa charité» (*Vingt-cinq ans*, 38r).

Le deuxième guide dont de la Rive nous entretient, également sans le nommer, a été identifié par un lecteur de l'exemplaire de son livre conservé à la Société de lecture, qui a inscrit son nom dans la marge. Il s'agit du chanoine Xavier Dufresne, né à Genève dans une famille qui a joué un rôle dans l'histoire de la communauté catholique de la ville. De la Rive l'avait rencontré à Paris en 1879. L'année suivante, les deux amis devaient se retrouver à Rome. Notre auteur s'apprêtait à se convertir, et Dufresne était venu solliciter une dispense papale. Il souhaitait devenir prêtre, bien qu'étant aveugle. Léon XIII avait accordé l'autorisation demandée.

Il n'est pas possible de donner ici le détail de l'itinéraire intellectuel qui amena Théodore de la Rive à envisager son entrée dans l'Eglise catholique, au terme d'une quête qui entendait réconcilier la foi et la raison, dans l'esprit de saint Thomas d'Aquin. Fidèle à l'attention que nous avons portée aux «lieux» qui ont marqué sa démarche, il nous faut maintenant évoquer une nouvelle étape. Ayant longuement mûri sa décision, de la Rive décide enfin de «partir», ne serait-ce que pour échapper aux objections de ses proches et de ses amis. Le but de ce voyage n'est pas indifférent. Ce sera Annecy.

> C'est le mardi 20 janvier 1880 que je partis de Genève. Je me rendis, ce soir-là, à Annecy. Après les agitations et les luttes que je venais de traverser, j'éprouvais le besoin de me retrouver seul avec moi-même et de goûter quelques instants de repos et de calme absolus. Je désirais aussi, pourquoi le cacherais-je? au moment où je sortais de Genève pour ne plus y rentrer que catholique, me placer sous la protection du grand évêque de Genève et invoquer saint François de Sales sur son tombeau (GR 134).

Il y a des raisons historiques à ce choix, mais il y a aussi une affinité personnelle. De la Rive goûte fort les écrits de saint François, en particulier son *Introduction à la vie dévote*, qu'il avait lue très jeune.

Annecy - la cité qui avait été à partir du XVIe siècle une sorte de Genève bis, accueillant l'évêque et les moniales chassées par la Réforme - n'est qu'une étape. Le «terme du voyage» - titre de la deuxième partie du livre - c'est Rome. Curieusement, ce but ne s'était pas imposé de lui-même. Il avait été conseillé à Théodore par ses proches:

> On espérait vaguement, dans ma famille, que le spectacle de la dévotion italienne m'étonnerait, me scandaliserait, et que la vue de Rome produirait sur moi un effet analogue à celui qu'elle produisit, autrefois, sur Luther (GR 140).

Naïfs Genevois! L'effet de la ville éternelle sur l'impétrant fut exactement le contraire de ce qu'ils attendaient. Il lui apparut très vite que c'était là le cadre rêvé de son «abjuration».

Lors de son premier passage à Rome, Newman avait été parfaitement insensible à tout ce que cette ville représentait. On se doute bien qu'il n'en est pas allé de même pour de la Rive. Son attente est immense:

> Qu'allais-je voir? Qu'allais-je éprouver? Quelles étaient les surprises et les joies qui m'attendaient? Saint-Pierre, le Vatican, Léon XIII, le Colisée, les Catacombes, tous ces noms fameux résonnaient à mes oreilles, et je ne pouvais croire que j'allais marcher sur cette terre où les apôtres avaient vécu, où les martyrs étaient morts, et où les Papes avaient régné; je ne pouvais croire que j'allais me trouver au centre même de cette Eglise, de cette Eglise où je voulais entrer, que j'allais en voir le chef visible, et que ce chef me bénirait. Et cependant, je sentais comme une sorte de joyeux ébranlement dans tout mon être, et comme un bonheur impatient qui me disait que c'était bien vrai. Je sentais aussi que le calme se faisait en moi, que j'avais laissé à Paris toutes les hésitations et tous les troubles, et que j'approchais de l'apaisement total en même temps que de la plénitude de la foi (GR 144).

Ce qu'il découvre à Rome ne le déçoit pas. A Saint-Pierre, «l'immensité grandiose et calme du

sanctuaire dépassait tout ce que j'avais imaginé». «C'est que, ajoute-t-il, déjà, j'étais assez catholique pour me sentir, à Rome, dans ma patrie, et à Saint-Pierre, dans ma maison» (GR 146). Il assiste le lendemain, à un discours du pape dans une des salles du Vatican. Il retrouve l'abbé Dufresne, et surtout il fait la connaissance d'un jeune prêtre allemand qui devint bien vite «l'ami de mon âme».

> Nos deux existences se ressemblaient par tant de côtés, et, sur tant de points, elles paraissaient près de se confondre, qu'on ne peut douter que nous fussions faits pour nous rencontrer, pour nous comprendre et pour nous aimer.

Né luthérien, ce jeune homme est devenu catholique... à Genève et, contrairement à de la Rive, il ignore les hésitations et les tourments de conscience: «Dieu lui fit la grâce d'arriver directement et de plain-pied dans la vérité» (GR 150). Ce nouveau «guide» fait connaître à son ami les beautés de Rome, l'accompagne au Vatican le jour où Théodore est présenté au Saint-Père. Surtout, il le met en contact avec le prêtre qui va recevoir sa confession et son abjuration, le Père Henry Noël Morgan, rédemptoriste anglais, lui-même fils d'un converti. La cérémonie de l'abjuration aura lieu à Saint-Alphonse, chapelle néogothique proche de Sainte-Marie-Majeure, attenante à la maison des Rédemptoristes - ordre fondé au XVIIIe siècle par saint Alphonse de Ligori.

Cet épisode est évidemment placé au centre du livre de notre auteur. Il est présenté avec un luxe de détails et d'explications dans lesquels il est impossible d'entrer ici. Au sortir de la cérémonie, le nouveau catholique va «se jeter aux pieds de Léon XIII», qui lui dit: «Soyez ferme dans la lumière» «Puis il me caressa la figure de ses mains pâles et décharnées que je couvris de larmes reconnaissantes» (GR 176).

Les jours suivants sont consacrés à la visite de lieux qui ont marqué l'histoire chrétienne de Rome: le Colisée, Santo Stefano Rotondo, la chapelle Sixtine, où il communie «de la main de Léon XIII», Sainte-Sabine, où vécut le Père Lacordaire. Il est temps de prendre le chemin du «retour»... si l'on peut dire. De la Rive s'arrête à Assise, mais surtout à Annecy. Tout en méditant les textes de François de Sales, il fait le tour du lac en voiture, visite l'abbaye de Talloires, le château de Menthon (hommage à saint Bernard)... et prend une sorte de bain de foule, à l'occasion de la fête de Saint-Joseph:

> Dans chaque village que je traversais, devant l'église, des groupes de paysans stationnaient, attendant l'heure des vêpres, et ces bonnes gens se saluaient avec d'affectueux sourires. J'éprouvais un sentiment délicieux à la pensée qu'eux et moi appartenions à la même église, que nous avions le même Dieu et la même manière de l'adorer (GR 188).

Ce sentiment contraste avec ce que de la Rive avait vécu à Genève:

> J'avais beaucoup souffert, autrefois, lorsque j'étais protestant, de ne pas me retrouver au culte avec nos domestiques, nos fermiers et les gens de notre village. Il y avait là une sorte d'inégalité choquante et d'injustice qui me révoltait. Quand, le dimanche matin, je me rendais en voiture au temple, et que je rencontrais, sur mon chemin, des campagnards qui venaient à pied, et quelque fois de fort loin, assister à la messe, je m'affligeais et je m'en voulais de ne pas être avec eux (GR 188).

Ici apparaît un thème auquel de la Rive va donner un ample développement. Protestant, il a vécu avec douleur la différence de classe, corollaire de la diversité confessionnelle qui régnait à Genève. Catholique, il lui semble avoir accédé à une religion universelle, qui fait sa place à tous dans un sentiment de fraternité.

Notre auteur touche à un point de controverse dont il sait qu'il touchera au vif ses compatriotes genevois:

> On croirait, volontiers, que le protestantisme qui est le libre examen, c'est-à-dire, en définitive, le suffrage universel en matière de religion, devrait être la religion démocratique par excellence. On penserait également que le catholicisme, dont le principe est l'autorité, est essentiellement la religion d'une aristocratie. Or c'est précisément le contraire. Le protestantisme sera toujours la religion d'une minorité,

> d'une minorité instruite et riche; ce sera une religion de professeurs, de rentiers et de banquiers; ce ne sera jamais la religion du pauvre monde. A ceux qui ne savent pas lire, il faut autre chose que des bibles et des évangiles. A ceux que les discours fatiguent et qui ne les comprennent pas, il faut autre chose que des conférences et des sermons. Il leur faut un culte, un sacrifice, une réalité, une substance, un Dieu qui se donne à eux, qu'ils voient et qu'ils touchent (GR 189).

Cette idée est développée dans le deuxième livre de notre auteur, au cours d'un chapitre intitulé significativement «Des sentiments d'égalité et de fraternité produits par le culte catholique» (*Vingt-cinq ans*, 146). Le point de départ en est une conférence sur Calvin qu'avait prononcée à Genève, en 1903, le célèbre critique Ferdinand Brunetière. Après avoir été un adepte fervent du positivisme, dont il avait appliqué la méthode à la critique littéraire, Brunetière s'était fait le chantre de la cause catholique[14]. Le clou de sa conférence avait été le moment où l'orateur avait reproché à Calvin d'avoir «aristocratisé» la religion.

La formule ne pouvait que ravir de la Rive, et lui suggère un portrait piquant du protestant genevois:

> S'il prend la peine de se comparer, au point de vue religieux et social, à la bonne femme de Savoie qui l'approvisionne de laitages et de légumes, ou au maçon piémontais qui construit ses maisons, la pensée qui jaillira spontanément du plus intime de lui-même, ne sera-ce pas à peu près celle qu'exprimait ainsi certain personnage de l'Evangile: ‹O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes› (Luc, 18, 11) (*Vingt-cinq ans*, 149).

A la même époque, le sociologue Max Weber comparait des régions catholiques et protestantes du sud de l'Allemagne, et concluait que les premières étaient moins prospères économiquement que les secondes[15]. Pour de la Rive, dont le point de vue est plus moral, le protestantisme est surtout un principe de séparation: il divise les hommes en classes sociales, et s'il les réunit, c'est dans des Eglises «nationales». Seuls les catholiques sont vraiment «frères», parce que leur Eglise est une véritable «mère».

> Aucune Eglise protestante ne peut donner à ceux qui lui appartiennent cette impression si bienfaisante de maternité, et de maternité universelle, que nous donne, à nous, l'Eglise catholique (*Vingt-cinq ans*, 152).

Et notre auteur de se référer aux observations qu'il a l'occasion de faire quand il voyage, en Italie et dans les provinces françaises. Il s'intéresse à la condition des domestiques, à la façon dont ils sont traités. Dans les sociétés qui ont gardé des traits d'Ancien Régime, ils font partie de la famille, et surtout, la différence de condition n'empêche pas une sorte de «familiarité respectueuse». Ici, Théodore laisse affleurer les souvenirs... et c'est à Presinge qu'il nous ramène.

> Je revois, en écrivant ces lignes, sous son bonnet rond tuyauté, l'honnête et rustique figure d'une fermière qui vécut près de quarante ans auprès de nous (...). Elle se nommait Françoise, mais, à la vieille mode savoyarde, nous ne l'appelions que «la Fouaise». Elle habitait, avec son mari, à peu de distance de notre maison, une petite ferme, antique masure, fort délabrée et très pittoresque (...). Chaque jour, mes parents et moi, nous allions la voir, la faire causer, nous divertir aux saillies de sa verve primesautière, au bon sens un peu gros et rude dont elle assaisonnait ses discours, parfois même, tant elle nous inspirait de confiance, lui soumettre une difficulté et lui demander un conseil. Sa familiarité de bon aloi, que contenait un tact très sûr, n'eût jamais franchi les limites de la déférence et du respect. Oh! les bonnes

14 Son revirement était intervenu à la suite d'un voyage à Rome, où le critique s'était longuement entretenu avec Léon XIII. Il avait été rendu public par un article retentissant dans la *Revue des deux mondes*, intitulé «Après une visite au Vatican», paru le 1er janvier 1895, presque en même temps que *De Genève à Rome...* (Jacques NANTEUIL, *Ferdinand Brunetière*, Paris, s.d. [1933], p. 89, et Jérôme GRONDEUX, *La religion des intellectuels français au XIXe siècle*, Toulouse, 2002, p. 148).

15 Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905), éd., trad. et prés. par J.-P. Grossein, Paris, 2003.

> causeries, sous les poutres noircies du plafond de la cuisine où pendaient les jambons fumés, l'été, sur le vieux banc qu'ombrageaient les pampres de la treille, au milieu des poules et des canards qui venaient piailler et picorer! Chaque soir aussi, on la voyait venir, après notre dîner, poussant, sur une brouette, un bidon où elle recueillait la desserte de notre table qu'elle transformait en pâtée pour les chiens de chasse de mes frères et pour ceux du voisinage dont elle était la providence (*Vingt-cinq ans*, 163).

Après bien d'autres détails sur ce personnage, de la Rive évoque son mariage avec «un de nos valets», un fort brave homme, peut-être un peu naïf, qui avait dit au moment de ses fiançailles: «Je suis certain d'être heureux: la Fouaise est si bonne pour les bêtes!» Il évoque aussi sa mort. Sûr de la retrouver au paradis, avec son père et sa mère à lui, il lui adresse ces mots: «Vous avez été une des premières à m'apprendre que les distinctions sociales ne sont rien» (*Vingt-cinq ans*, 165)[16].

Elles ne sont rien, surtout, dans l'Eglise catholique, et c'est précisément la présence dans les églises des «petits» dont parle l'Evangile qui ravit notre néophyte. Il est heureux de penser que sa foi est «la même, exactement la même, que celle de ma fromagère et de mon bouvier» (*Vingt-cinq ans*, 156). D'autant que le fils de son fermier, devenu prêtre, sera un jour appelé à recueillir la confession de son ancien patron... (*Vingt-cinq ans*, 181).

Evidemment, la division sociale n'est pas toujours aussi facile à surmonter que sous les ombrages de Presinge. Du moins, pendant ses voyages, notre auteur a-t-il une pensée pour

> les humbles travailleurs à qui je dois le bien-être dont j'ai si gratuitement la jouissance. Quand je voyage et que je vois, dans les gares, ces portefaix qui passent leurs jours et leurs nuits dans une atmosphère enfumée, l'été, d'une chaleur accablante, l'hiver, traversée de mille courants d'air, occupés à porter de lourds bagages qui contiennent le luxe des autres, je sens un impérieux besoin de ne pas lésiner sur les pourboires (*Vingt-cinq ans* 174).

Sa sollicitude s'étend aux femmes de chambre des hôtels, aux cochers, aux employés de chemin de fer, aux mineurs, aux maçons, et lui inspire cette question qui l'angoisse: «Pourquoi ne sont-ils pas à ma place, et pourquoi ne suis-je pas à la leur?».

Oui, pourquoi? Dans ses réflexions, de la Rive n'a pas ignoré la «question sociale», et lui a consacré des conférences. On devine que l'orientation qu'il leur donne va dans le sens des idées que développait, à l'époque, Léon XIII, et qui devait donner lieu à l'encyclique *Rerum novarum* (1891).

Pour autant, notre auteur s'élève contre les théories qui prétendent révolutionner l'ordre social. Ses écrits font apparaître certes un cœur généreux et sensible, mais surtout un grand aristocrate qui sait aussi faire l'éloge des qualités de conduite et d'esprit qu'on cultive dans le grand monde. A cet égard, il ne s'est pas écarté de sa vénération ancienne pour François de Sales, dont les origines sociales n'étaient pas si différentes des siennes. Il nous livre du grand évêque un portrait qui manifeste bien quel était en fin de compte l'idéal humain en lequel il se reconnaissait (*Vingt-cinq ans*, 196-7) et qu'il le conclut par ces mots: «J'aime à voir, par l'exemple de M. de Genève, que la naissance et la bonne éducation ne gâtent rien, tout au contraire, à la sainteté» (*Vingt-cinq ans*, 198).

De la Rive n'est pas devenu un saint, mais il fut, à sa manière, une sorte de «gentilhomme chrétien», comme l'avait été son père et comme le furent, au XIXe siècle, certains membres de l'aristocratie genevoise, souvent membres de l'Eglise libre. Après sa conversion, il continue de vivre dans le palais familial de la rue de l'Hôtel de ville et à Presinge où il se fera construire une «villa néogothique». A la fin de sa vie, on le retrouve à Rome: il vit dans le palais Taverna, une magnifique demeure aux plafonds décorés par les plus grands peintres du XVIe siècle...

Nous avons évoqué la source d'inspiration que fut, pour Théodore de la Rive, la personne de François de Sales, mais il serait injuste de ne pas mentionner ici son lointain successeur, le chef controver-

16 Par certains côtés, la Fouaise n'est pas si éloignée de la Françoise qui égaie bien des pages de *A la Recherche du temps perdu*.

sé des catholiques genevois du XIXe siècle, Gaspard Mermillod (1824-1892). Enfant, Théodore avait aperçu sa «robe violette» et entendu sa voix «douce et vive» dans la maison de ses parents. Mais c'est à Paris - après sa conversion - qu'il devait rencontrer pour la première fois «son évêque». Il avoue que la réputation du prélat - à Genève on le tenait pour le diable en personne - n'avait pas laissé d'influer sur son jugement préalable. Mais ces préventions dont il s'étonne lui-même tombent à l'instant où il voit Mermillod:

> Il vint à moi. Il m'ouvrit les bras. Je m'y précipitai. La connaissance était faite, la glace des préjugés était rompue (...). Il me suffit de voir mon évêque pour l'aimer. Comme il me le dit lui-même, plus tard, d'un mot charmant, il n'y eut jamais de *vestibule* dans notre affection. Avec tant d'autres, au contraire, surtout à Genève, l'affection en reste toujours au vestibule, et même parfois sur le palier! (GR 207).

Notons au passage la justesse de la remarque!

De la Rive (qui ne sait pas encore qu'il va devenir l'un des biographes de Mermillod) accompagne l'évêque à Saint-Ouen, où il doit présider une confirmation dans une maison salésienne. C'est l'occasion pour notre mémorialiste de brosser le tableau d'une rencontre où les devoirs de la religion se mêlent à ceux de la sociabilité: le modèle y apparaît non seulement comme un grand prélat, mais encore comme un homme du monde qui sait charmer tous ceux qui l'approchent. (Miracle de l'Eglise: contrairement à de la Rive et à François de Sales, Mermillod n'est pas né dans un château, mais dans la maison d'un boulanger de la rue Ancienne, à Carouge.)

Premier trait pittoresque: la maison où a lieu la cérémonie a appartenu à Necker.

> Bizarre coïncidence que, dans sa conversation et ses discours, l'éloquent prélat ne manqua pas de faire ressortir! Etrange rencontre que celle de ces trois Genevois dont le premier et le troisième, si proches parents l'un de l'autre, ressemblaient si peu au second: le saint évêque de Genève, le banquier protestant, ministre de Louis XVI, et l'évêque d'Hébron qu'accompagnait un autre Genevois, autrefois protestant comme M. Necker, aujourd'hui converti par les prières de saint François de Sales (GR 208).

Après la messe a lieu un repas, dans le jardin.

> L'évêque présidait à l'agape joyeuse. J'étais placé près de lui. J'admirais sa gaieté, son entrain, si j'ose dire, son talent de faire honneur à chaque plat, d'adresser à chaque convive un mot aimable ou une bonne parole.

Un talent que Théodore de la Rive sait apprécier à sa juste valeur. Il lui fait un sort, et le commente dans une note:

> M. Renan a été le premier, et il est à ma connaissance le seul, à se servir du terme grec d'*eutrapélie* pour désigner le don de la conversation enjouée, des propos de table spirituels et familiers. A personne ce mot d'eutrapélie n'eût mieux convenu qu'à Mgr Mermillod. -

Une remarque que nous sommes peut-être mieux à même d'apprécier après avoir lu les pages consacrées par Marc Fumaroli à la conversation: on sait que le célèbre critique y voit un art majeur, dont la contribution au développement de la civilisation française ne saurait être surestimé[17].

Ce portrait, cet instantané, montrant Mermillod en action, dans l'exercice de ses fonctions mais aussi dans le déploiement de ses dons multiples d'orateur et de causeur, notre auteur devait le reprendre et le développer dans un magnifique essai biographique consacré au prélat dans un recueil intitulé *Fils de leurs œuvres*, publié au début du XXe siècle[18].

Nous avions annoncé une brève présentation biographique de Théodore de la Rive. Cette présentation a pris de l'ampleur. Disons pour la conclure qu'il passa la dernière partie de sa vie à Rome, mais qu'il tint à revenir à Genève pour y mourir, en 1931.

17 Marc Fumaroli, «La conversation», dans Pierre Nora, *Lieux de mémoire*, t. III: *La France. 2. Traditions*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 678-743, repris dans *Trois institutions littéraires*, Paris, 1994, pp. 113-210.

18 Théodore de la Rive, «Le Cardinal Mermillod», dans Eugène Richard *et al.*, *Fils de leurs œuvres, Caractères et portraits nationaux*, Neuchâtel, s.d. [1905], pp. 289-329.

Il fut enterré au cimetière de Presinge - où l'on peut voir encore son monument funéraire. La presse genevoise lui rendit hommage. Il eut droit à une évocation vibrante dans *Le Courrier*, due à la plume inspirée de l'abbé Raoul Snell (lui-même converti), et à un article plus sobre de Léon Savary (même remarque), dans la *Tribune de Genève*, qui évoque l'accueil affable que le défunt réservait à ses visiteurs, au palais Taverna, avant de leur servir de cicerone dans les monuments de Rome. Il est un autre texte qu'on pourrait à première vue ranger dans cette catégorie, et qui subsiste à l'état de brouillon dans les papiers, conservés à la Bibliothèque de Genève, de l'écrivain Adolphe Chenevière, qui fut son ami[19]. Un texte très curieux, très énigmatique, et qui nous donne de notre auteur une image assez différente de celle qui apparaît de lui dans ses écrits, au point qu'on se demande si c'est bien du même homme qu'il est question.

Mais disons d'abord quelques mots de son auteur. Fils d'un homme politique genevois membre du gouvernement «indépendant» qui avait succédé au leader radical James Fazy en 1864, Adolphe Chenevière (1855-1917) était lié à de la Rive par une amitié ancienne, nouée à Genève, et qui trouva un nouvel aliment dans leur séjour commun à Paris, où ils fréquentaient tous les deux les amphithéâtres de la Sorbonne. Par la suite, ayant soutenu une thèse sur un poète mineur du XVIe siècle[20], Chenevière se lança dans une carrière littéraire. Dans ses nouvelles et ses romans, il met en scène «des *clubmen* élégants et libertins sur le point de s'assagir après avoir dépassé la trentaine, et des jeunes femmes à la fois audacieuses et réservées»[21].

A première vue, quel pouvait être le lien entre ce romancier «bien parisien» et notre autobiographe en route vers la sainteté? Eh bien le texte de Chenevière nous les présente comme des camarades dont la vision de l'existence est sensiblement la même. Il est vrai qu'il se réfère à une époque ancienne (1876). Chenevière entreprend d'évoquer le caractère et le genre de vie de son ami, et à aucun moment il ne mentionne la moindre trace de dévotion. De la Rive habite, proche du Luxembourg, une chambre confortable où il reçoit volontiers ses amis:

> Sur sa table se mêlaient le roman du jour, quelque journal à sensation, deux ou trois photographies d'hommes ou de femmes connus.... pour leurs talents seulement. Le matin, il allait à la Sorbonne écouter quelques cours savamment donnés. L'après-midi il partageait son temps entre ses amis, ses travaux et ses devoirs de société. Ce détail qui semble futile n'est pas sans importance. Delarive (sic) ce qui est rare a toujours été un homme du monde en même temps qu'un homme de travail. Oh les bonnes heures que nous avons passées au coin du feu, abordant tous les sujets, devisant sur les plus charmants paradoxes, quittant la haute fantaisie pour résoudre les équations les plus imposantes du domaine philosophique, donnant à chaque artiste, à chaque écrivain son brin de laurier et son coup d'épingle, bâtissant des châteaux de cartes que nous renversions gaiement nous-mêmes l'instant d'après, citant Alfred de Musset entre deux couplets d'Offenbach, imitant les grands tragiques de l'Ambigu ou de la Porte Saint-Martin, en un mot jasant sur tout, louant tout, blâmant tout, heureux de vivre pour voir, entendre et parler et terminant ces folles

19 Bibliothèque de Genève (désormais: BGE), Papiers Adolphe Chenevière, Ms. fr. 5877A.

20 Adolphe CHENEVIÈRE, *Bonaventure des Périers, sa vie, ses poésies*, Paris, 1886.

21 Alfred BERCHTOLD, *La Suisse romande au cap du XXe siècle*, Lausanne, 1963, p. 474. - Ce livre, dont un chapitre est intitulé «Présence catholique», signale dans une note (p. 599) l'existence de l'autobiographie de Théodore de la Rive. - Pour corroborer le jugement de Berchtold, on peut se reporter à l'article consacré par Auguste Sabatier à *L'Indulgente*, roman d'Adolphe Chenevièvre paru en 1897. Sabatier regrette que Chenevière traite des cas de «morale mondaine» qui sont intéressants, mais qui n'émeuvent pas. Il écrit des «romans de société» qui s'en tiennent à la surface des choses. Le critique conclut par cette forte pensée: «Le romancier, comme le moraliste et le philosophe, doit toujours aller au fond des choses et des âmes, car c'est de là seulement que jaillissent la vérité et la vie» (*Journal de Genève*, 21 mars 1897). L'écrivain est le père de Jacques Chenevière, qui fut un romancier assez connu dans la première moitié du XXe siècle.

> causeries par un sonore éclat de rire dont les échos perlés résonnent encore à mon oreille[22].

Ce qui passionne surtout ces deux jeunes gens, c'est le théâtre, et d'une façon plus générale la vie littéraire. Ils se plaisent à fréquenter les célébrités du moment:

> D'autres fois nous faisions une ‹tournée d'artistes›. Bras dessus, bras dessous, nous allions frapper à plus d'une porte que les passants regardaient d'un œil de curiosité et d'envie.
> Là c'était Delaunay ce charmant jeune premier de 50 ans, resté naturel sous son fard d'homme de cœur et de goût malgré 30 ans de planches (?)[23]. Ici, la tête fine de F. Coppée tordant au fond de son jardin touffu de la rue Oudinot une cigarette de caporal ou un vers capricieux. C'était Victor Cherbuliez, l'auteur tragique incompris, c'était Zola ce Géricault littéraire; c'était Flaubert hurlant à pleine voix des pages de Chateaubriand, c'était Sarah Bernard (sic) dans son atelier entourée de quelques pygmées de ses amis, parmi lesquels nos vieilles connaissances, Jaques Odier qui dans ce temps-là, n'était pas encore un des portraitistes les plus renommés du Salon, mais qui étonnait déjà par son coup de crayon hardi; et Edouard Brot dont les marines sont considérées comme des objets d'un luxe princier.
> C'était encore Sully Prudhomme, Worms, Baretta, Favart, Offenbach, Coquelin, en un mot tout ce qui a un nom célèbre dans les arts et les lettres[24]; jeunes ou vieux, hommes ou femmes, nous les aimions tous du même amour. – L'amour de l'intelligence[25].

Au cours de ces virées, on n'oublie pas de dîner dans un restaurant à la mode:

> Car Delarive était un homme trop complet pour n'être pas un peu gastronome. Il trouvait qu'un bon dîner est la meilleure préparation pour bien profiter d'une soirée au théâtre[26].

Dans ses souvenirs de Presinge, Théodore avouait en passant un goût précoce pour les mises en scène théâtrales. Un goût que confirme Chenevière, qui le souligne pour montrer que son ami n'avait rien d'un misanthrope:

> Mon Delarive aimait et aimait bien. Il aimait la vie, la gaîté, l'étude. Ce qu'il faisait, il le faisait et s'y donnait complètement. Tel qui aurait pu remarquer aux heures de classe son jeune front grave et pensif eût été bien surpris de le voir le soir même improviser en quelques minutes dans sa chambre un théâtre, des costumes, une troupe d'acteurs et d'actrices et, ce qui est plus encore, trouver une idée burlesque pour mettre en mouvement tout ce matériel. Semblable alors à un général qui mène lui-même ses soldats à la bataille, il se multipliait sur la scène et dans la coulisse. – Acteur, auteur, machiniste, décorateur, il était tout à la fois; il lisait et relisait plus utilement qu'on ne le fait généralement entre 12 et 15 ans. Sachant ses classiques français par cœur, il aimait à dire à lui seul des actes entiers de Molière ou de Racine, et plus d'une fois sa jeune voix subjugua des connaisseurs dans la matière[27].

Tout ceci n'est qu'un préambule dans le texte de Chenevière. Passée cette heureuse période de bohème, nous apprenons que de la Rive est devenu... catholique? Eh bien pas du tout. Chenevière n'en souffle mot. En 1881, lisant le *Journal des Débats* au retour d'un lointain voyage, il découvre que son ami a écrit un livre, le *Néant et l'Eternité*. Ce premier ouvrage – un essai philosophique – sera suivi d'autres publications, consacrées... au théâtre!

22 BGE, Papiers Adolphe Chenevière, Ms. fr. 5877A, fol. 3.

23 Louis-Arsène Delaunay est un acteur de la Comédie-Française qui figure dans le *Dictionnaire des contemporains* de G. Vapereau, 1880. En 1927, René-Louis Piachaud ayant demandé à Théodore de la Rive d'évoquer ses souvenirs sur le théâtre qu'il avait connu dans sa jeunesse, ce dernier se borne à le renvoyer à un article de la *Revue des deux mondes*, «Le foyer de la Comédie-Française», par Paul Gaulot, paru le 15 octobre 1925 (vol. 29, p. 910). On y trouve une page sur Delaunay.

24 Gustave Worms, Blanche Baretta, Marie Favart: acteur et actrices de la Comédie-Française, mentionnés dans l'article ci-dessus ou dans le *Dictionnaire des contemporains*.

25 BGE, Papiers Adolphe Chenevière, Ms. fr. 5877A, fol. 4v.

26 *Ibid.*, fol. 5v.

27 *Ibid.*, fol. 2.

> Après un silence de quelques mois pendant lesquels ses meilleurs amis ignoraient à quel travail il se livrait, on vit apparaître un jour ce petit livre qui fit tant de bruit, ‹La Mort d'un tragédien›. Les uns y virent la fin douloureuse de son vieil ami Delaunay: d'autres celles de Chéri. D'autres y virent une œuvre de pure imagination. Notre avis est que ceux-là n'ont pas tort. De ce moment-là date cette délicieuse série d'ouvrages se rattachant au théâtre. C'est pour ainsi dire le résumé de ses souvenirs de coulisse à la Comédie française.
> Ceux qui ont lu ‹Menus propos au foyer de la Comédie française›, ‹Politique entre acteurs›, ‹Rivalités célèbres›, ‹Delaunay, ses débuts, sa vie›, ‹Une première représentation vue de la coulisse› – j'en passe et des meilleures – y ont retrouvé la fine observation de Balzac sous la plume facile et mondaine d'Arsène Houssaye[28]. Ceux qui ont lu ces pages ne les oublieront pas car ils les reliront souvent[29].

Mais ce n'est rien encore. De la Rive entreprend d'écrire pour la scène, et sa première pièce, *Chassé croisé*, est jouée à la Comédie-Française. C'est un triomphe. Elle sera suivie par *Les Cosmopolites*, puis par *Maria*, qui fait courir le Tout-Paris. Entre-temps, il séjourne en Angleterre, où il épouse la fille de lord Willcoff, un des chefs du parti tory. Que demander de plus? De la Rive vit des années de bonheur, qu'interrompt, en 1889, un tragique accident de train, qui causera sa mort.

A ce point du récit, notre perplexité est à son comble. Encore une fois, est-ce bien de «notre» de la Rive qu'il est question? La fin du texte nous livre peut-être la clé de l'énigme: l'auteur affirme qu'il l'a écrit à la demande de son ami, et une main inconnue a ajouté au crayon, en tête du manuscrit de la Bibliothèque de Genève: «article nécrologique supposé, écrit vers 1880, par jeu, pour Théodore de la Rive». Cette pseudo-biographie serait donc une nécrologie... prospective. Chenevière aurait imaginé le destin futur de son ami, en fonction de ce qu'il savait de lui, et conformément au portrait qu'il nous donne de lui d'entrée de jeu:

> Homme du monde et philosophe, littérateur et même comédien, séduisant à ses heures, Delarive semble personnifier ce type, tel que chaque siècle en produit quelques-uns à peine, qui tient le milieu entre l'amateur et l'artiste, que ce dernier consulte et qui en toute chose a le droit de blâmer comme celui de louer parce que son front porte comme auréole le reflet de tous les talents[30].

Ajoutons que le mariage prêté à Théodore a bel et bien eu lieu. Certes, lord Willcoff et sa fille sont des personnages imaginaires, mais le recueil généalogique d'Albert Choisy nous apprend que Théodore de la Rive a épousé à Ballaison, le 22 août 1882, Madeleine de Boigne, fille du vicomte Jean de Boigne et de Marie de Villeneuve-Bargemont, et que cette union a été suivie d'un divorce, le 5 juin 1894[31].

Un divorce! Voilà assurément une fausse note dans la vie d'un catholique aussi soucieux d'orthodoxie que notre nouveau converti. Après le de la Rive que reflètent ses écrits, après le «Delarive» de Chenevière, voici un troisième de la Rive, que nous aimerions mieux connaître, mais nous n'avons guère d'informations à ce sujet. La Bibliothèque de Genève possède vingt-huit lettres adressées par de la Rive à Adolphe Chenevière entre 1887 et 1897[32]. Il en ressort qu'à la suite de son mariage, de la Rive a vécu à Genève avec sa femme. Puis, en 1890, on le retrouve à Rome:

> Désormais je vais vivre seul, comme j'ai vécu seul tout l'hiver dernier. Je ne puis pas en dire plus. C'est un sujet qu'il m'est très douloureux de traiter, et tu es le premier de mes amis de Genève à qui j'en écris (1er avril 1890).

Il partage désormais son temps entre Rome et diverses villes d'eaux ou de villégiature italiennes. Il

28 Arsène Houssaye (1815-1896), critique d'art, ami de Théophile Gautier, Nerval, Baudelaire, auteur de nombreux romans, pièces de théâtre, etc. (Cf. *Dictionnaire des contemporains*).

29 BGE, Papiers Adolphe Chenevière, Ms. fr. 5877A, fol. 10.

30 *Ibid.*, fol. 1.

31 A. Choisy, *Généalogies genevoises*, *op. cit.*, p. 53.

32 BGE, Correspondance Adolphe Chenevière-Théodore de la Rive, Ms. fr. 5871.

passe quelques mois d'été à Presinge, mais ne veut plus mettre les pieds à Genève. Que s'est-il passé? Voici le seul passage qui, de façon très cryptée, soulève un coin du voile:

> Ta lettre touche, avec une discrétion délicate, aux tristesses que, depuis plusieurs années, je renferme silencieusement en moi-même. Il est vrai, les circonstances ont été contre moi. Ceux qui, à la légère, – j'ai le droit de dire à la légère, puisque je sais qu'ils l'ont regretté, – m'ont contraint à quitter Genève en brisant la situation que je m'y étais faite, ne peuvent pas se rendre compte du mal et de la peine qu'ils m'ont causés. Il ne faut pas d'ailleurs leur en vouloir; il faut se résigner, attendre, et s'en remettre en toute confiance au jugement final. Les circonstances aggravantes aux yeux des hommes seront très probablement des circonstances atténuantes aux yeux de Dieu (31 août 1894).

Il y a, derrière ces lignes, un mystère, qui à ce jour reste entier...

Une autre question subsiste: entre le Delarive imaginé par Chenevière, et le de la Rive que nous connaissons par ses écrits, existe-t-il, malgré toutes les différences de tonalité, des traits qui nous permettent tout de même d'identifier les deux personnages? Nous pourrions nous demander si, par certains aspects, le goût du théâtre qui était celui de Théodore se manifeste aussi dans la mise en scène qu'il a donnée à sa vie. Après tout, comment aurait-il pu étonner davantage ses compatriotes qu'en devenant une sorte de chevalier de la sainte Eglise, démontrant aux Genevois que toute leur histoire religieuse et nationale pouvait être retournée comme un gant?

Mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin. Homme de lettres, de la Rive a toujours aimé écrire, et ce goût n'a pu qu'être encouragé par l'amitié de Chenevière. Ils avaient même caressé l'idée d'écrire un roman en commun. Plus tard, Théodore suivra avec la plus grande attention la carrière d'Adolphe. Il réservera le meilleur accueil à ses nouvelles et à ses romans, et ne manifestera nul effarouchement devant tous ces livres qui portent des titres volontiers accrocheurs: *Contes indiscrets, Contes d'amour, Secret amour, Double faute...*

Il réagira de façon particulièrement détaillée au premier vrai roman de Chenevière, *Henri Vernol:*

> Tu ne t'es pas trompé en m'adressant ton livre comme à l'ami qui pouvait le mieux le lire et le comprendre. Je l'ai lu hier, d'un trait cela va sans dire, et n'ai pas eu de peine à faire la part et de la fantaisie du romancier, et des observations de l'analyste, et des réminiscences et des expériences de l'homme[33]. Ce sont celles-là, tu le devines, qui m'ont le plus intéressé. Ton premier chapitre m'a vivement ému et a fait jaillir en moi tout un monde de souvenirs. Il m'a semblé un instant que j'étais Vernol assis auprès de sa mère dans Saint-Pierre, comme tant de fois je l'ai été auprès de la mienne. Tu sais la respectueuse admiration que j'avais pour ton grand-père dont tant de traits revivent dans Maurèse. Si quelqu'un eût été capable de me retenir dans l'église natale, je crois que c'eût été lui! Et encore, à en juger d'après Maurèse, je ne pense pas qu'il eût cherché à le faire; mais je l'entends plutôt me dire, de sa belle voix grave, qu'il fallait suivre l'appel de ma conscience sans aucun souci de l'opinion publique et sans autre préoccupation que le besoin de sincérité (4 février 1892).

Ces indications sont importantes. C'est en somme le seul moment, dans cette correspondance, où notre héros aborde ce qui fut le grand événement de sa vie. Le passage du roman commenté dans cette lettre mérite quelques explications. Jeune Français orphelin de père, Henri Vernol est élevé dans la maison de son grand-père, le pasteur Maurèse, maison située sur la promenade Saint-Antoine, à Genève. L'auteur nous livre un beau portrait de ce personnage, dans lequel de la Rive n'a pas de peine à reconnaître le propre grand-père d'Adolphe, Jean-Jacques Caton Chenevière (1783-1871), figure éminente de l'Eglise nationale protestante. Dans le livre en tout

33 Les soulignements sont de l'auteur de la lettre.

cas, le grand-père est une personnalité haute en couleurs, libérale dans tous les sens du terme, incarnant un humanisme généreux et tolérant. Cette dernière qualité lui est d'autant plus nécessaire que le jeune Henri s'éprend d'une Française catholique, fille d'un ami parisien du grand-père. Elle se manifestera aussi dans la suite du roman, quand des failles apparaissent dans la vie du couple, et que l'un et l'autre des deux époux sont tentés par d'autres amours.

Le thème du «mariage mixte» aurait pu donner lieu à une approche sociologique: ce genre d'unions étaient fréquentes à Genève, même si pasteurs et curés tentaient de les empêcher. On aurait pu imaginer aussi des «débats de fond» suscités par la différence confessionnelle. Mais cela, on l'aura compris, n'est pas vraiment la «tasse de thé» de Chenevière. Son vrai sujet, dans ce roman comme dans les autres, ce sont les intermittences du cœur, et la différence de religion ne fait qu'y ajouter un léger piment - quand le pasteur, par exemple, pressentant les tentations de la jeune femme, l'invite à aller en parler à son confesseur...

Comme devait le faire plus tard le critique Auguste Sabatier dans le *Journal de Genève*, Théodore de la Rive regrette un peu la superficialité de Chenevière, de façon très discrète, car son souci est toujours d'accueillir en véritable ami les productions du romancier, et il est heureux d'y trouver de grandes qualités de style. Il apprécie le «naturel» des dialogues, témoignant d'une «aisance» dans le maniement de la langue qui fait défaut à bien des Genevois, et notamment à Victor Cherbuliez. Le «bon ton» de son ami ne le gêne nullement: il le félicite au contraire de ne pas donner dans le naturalisme d'un Zola. (Au passage, notons que le dévot Théodore suit avec attention la production romanesque de son temps et la juge en toute indépendance.) Dans ses remarques critiques, il s'exprime avec beaucoup de retenue, et ne paraît pas se douter qu'il a lui aussi, sinon l'étoffe d'un romancier, du moins celle d'un excellent mémorialiste, dont bien des pages nous touchent plus, aujourd'hui, que les élégants romans d'Adolphe Chenevière.

Cet aspect de son talent est souvent présent dans ses deux livres. Evidemment, les portraits qu'on y trouve ne sont pas là «pour eux-mêmes». Ils sont insérés dans les «démonstrations» que leur auteur s'ingénie à développer, et dont il sait qu'elles seront beaucoup plus convaincantes si elles sont assorties d'une référence à diverses personnalités qu'il a connues et qui ont influencé sa vie.

Nous avons déjà évoqué la façon dont de la Rive nous a fait connaître les membres de sa famille. Parmi eux, il a été amené à côtoyer des gens qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans son entourage, tant ils sont plutôt liés pour nous à l'histoire intellectuelle de la Genève protestante: c'est en particulier le cas d'Edmond Scherer et d'Agénor de Gasparin.

Edmond Scherer (1815-1889) est surtout connu aujourd'hui pour avoir préfacé la première édition des *Fragments d'un journal intime* d'Amiel (1883), dont il avait été l'ami. Critique littéraire du *Temps*, sénateur, figure influente de la IIIe République, il avait commencé sa carrière à Genève: il avait été professeur à l'Ecole libre de théologie qu'avaient fondée les adeptes du Réveil. Ayant perdu la foi, il mit le cap sur Paris, et professa désormais un scepticisme de haut vol, qu'Alfred Berchtold résume spirituellement ainsi: «Il finit par considérer les vérités comme des erreurs relatives et les erreurs comme des vérités dépassées»[34].

Sa fille Louise ayant épousé Lucien de la Rive, cousin germain de Théodore, ce dernier eut l'occasion de le fréquenter. Bien que Scherer, vivant une «conversion à l'envers», ait en somme fait le chemin inverse de celui du futur catholique, de la Rive ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'élévation de son esprit, à la distinction de son caractère, à la dignité de sa vie: «Il avait conservé, dans sa tenue, dans son langage, dans sa physionomie fine et froide, l'extérieur grave, un peu sec et tranchant, d'un *clergyman*» (*Vingt-cinq ans*, 26r). Il reconnaît en outre que la force d'argumentation du critique était imparable, et il en donne un exemple en le confrontant à un autre personnage de son petit théâtre d'ombres: Agénor de Gasparin (1810-1871), l'époux de Valérie Boissier (1813-1894), la fameuse comtesse de Gasparin qui s'est fait un nom comme femme de lettres.

34 A. Berchtold, *La Suisse au cap du XXe siècle*, *op. cit.*, p. 89.

> Improvisateur facile et abondant, doué d'une chaleur toute méridionale, - du midi de la France il avait conservé aussi l'accent, - beaucoup plus expansif, plus coloré et plus vibrant qu'on ne l'est, d'ordinaire, à Genève, (Gasparin) donnait, chaque hiver, des séries de conférences, d'une érudition un peu superficielle, sur des lieux communs de morale et des sujets d'histoire ecclésiastique. Contre M. Scherer et son école, il s'érigea, de suite, en défenseur de l'inspiration plénière, en chevalier des Saintes Ecritures, en paladin de l'ancienne orthodoxie (*Vingt-cinq ans*, 28r).

Ces conférences d'apologétique protestante firent les beaux jours de la Salle de la Réformation, mais Amiel jugeait leur contenu assez creux[35]. De la Rive se délecte à décrire ces grands moments de polémique:

> M. de Gasparin brandissait une lourde et vieille épée dont il cherchait à pourfendre son adversaire. M. Scherer maniait un petit stylet, à la lame fine et affilée, dont il perçait à jour, très dextrement, les arguments de son contradicteur.

De la Rive reconnaît que «ces discussions et ces luttes furent, très certainement, le point de départ de ma conversion au catholicisme». Il nous donne ici une indication précieuse sur ses motivations. Ce qui l'a guidé dans son choix, ce n'est pas une inspiration subite, ce n'est pas non plus cette sympathie philo-catholique dont il nous a donné tant d'exemples, c'est surtout l'inconsistance fondamentale de la doctrine protestante. C'est sa «raison» qui l'a ramené au sein de l'Eglise, seule dépositaire de la «vérité».

A la Salle de la Réformation les conférences apologétiques d'Agénor de Gasparin alternaient avec celles d'une autre figure de proue du protestantisme genevois: Ernest Naville (1816-1909)[36]. De ce personnage bien connu par ailleurs, auquel il dit devoir beaucoup, il nous offre une évocation très vivante, et très surprenante. Dans sa préface de 1895 (non reprise dans l'édition de 1914) il nous révèle que le philosophe accompagna son itinéraire spirituel (GR 26-31r). Certes, Naville resta fidèle à la foi de ses pères, mais il lui arrivait de «fournir d'excellents arguments aux protestants qui abandonnaient le protestantisme». En conclusion, notre nouveau converti trouve que

> cet homme éminent, si bien désigné pour être catholique, si propre à servir, dans son pays, les grands intérêts de l'Eglise, à agir sur ses compatriotes, cet homme qui eût pu être le Newman ou le Manning de Genève, qui eût fait un apologiste si habile, un prédicateur si éloquent, un directeur de conscience si prudent et si éclairé, cet homme dont l'austère et fin visage, sacerdotal si l'on peut dire, eût bien mieux convenu au froc blanc du religieux ou au camail violet de l'évêque qu'à la redingote du professeur

eût fait un excellent évêque de Genève!

Cet éloge de Naville, de la Rive devait le reprendre et le prolonger lors de la réédition de son livre, en 1914, dans une postface intitulée «La vraie et la fausse tolérance»[37]. Il rappelle qu'en 1873, au moment du *Kulturkampf*, Ernest Naville avait protesté avec noblesse contre la «persécution religieuse» dont les catholiques étaient l'objet de la part du gouvernement radical. Dans une lettre ouverte, il affirmait avec force que l'Etat n'a pas à intervenir dans l'organisation interne d'une Eglise[38]. Ce qui touche particulièrement de la Rive, c'est que Naville devait également s'élever contre l'expulsion des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Il nous apprend aussi que ce fut le philosophe qui se chargea d'annoncer à Mme de la Rive la conversion de son fils...

Le mémorialiste éprouve de la peine à se séparer du modèle dont il nous restitue les traits. Il l'accompagne jusqu'à la tombe, au cimetière de Vernier, dans un geste émouvant de fraternité par-delà les frontières confessionnelles (*Vingt-cinq ans*, pp. 241-2).

A côté de ces figures d'hommes de pensée ou de plume, de la Rive s'est plu à tracer d'émouvants

35 Luc Weibel, *Croire à Genève, la Salle de la Réformation (XIXe-XXe siècle)*, Genève, 2006, p. 91.

36 *Ibid.*, pp. 88-92.

37 Théodore de la Rive, *De Genève à Rome*, 2e éd., Paris, 1914, p. 231.

38 Lettre parue dans *Le Chrétien évangélique*, 8 novembre 1873 (L. Weibel, *Croire à Genève, op. cit.*, p. 96).

portraits de femmes. Il s'attarde ainsi sur celui de Mme Chenevière, qu'il connaissait bien puisque c'était la mère de son ami Adolphe. Fille du professeur David Munier et d'Amélie Munier-Romilly, célèbre portraitiste, Mme Chenevière s'inscrit tout naturellement dans le projet apologétique de Théodore:

> Protestante très croyante, très attachée à son Eglise, connaissant admirablement les Ecritures dont elle faisait sa nourriture quotidienne, elle souffrait cependant de ce que le culte calviniste a d'aride, d'insuffisant et de froid (GR 18-22r).

Elle avait pris la liberté d'installer dans une des pièces de son appartement «une sorte de petit oratoire qu'elle avait meublé d'objets de dévotion catholique». Dans une lettre qu'elle adresse à l'ami de son fils, elle avait évoqué «ma croix, mon prie-Dieu, mes images, mon chapelet, le crucifix de mon père». Elle aussi soupçonne et encourage «le travail de conscience qui se passait en moi». Il ne doute pas que Dieu accueillera d'emblée «cette belle âme de prédilection dans les splendeurs de son paradis» (GR 22r).

Mme Chenevière était une amie de Mme de la Rive. A maintes reprises, Théodore a dit les liens qui l'unissaient à sa mère. Nulle part il ne le fait mieux que dans un passage de *Vingt-cinq ans de vie catholique*, où il se paie le luxe, si l'on peut dire, de faire l'éloge du protestantisme, auquel il reconnaît un mérite: l'attachement à «la lecture et à la méditation des saints Livres». C'est l'occasion pour lui d'évoquer le «culte domestique» tel qu'il se pratiquait dans sa famille, et de décrire avec précision la Bible de sa mère, qu'il a toujours conservée, et à laquelle il rend un hommage vibrant (*Vingt-cinq ans*, 16-20r).

Dans son adhésion à la foi de l'Eglise romaine, Théodore de la Rive a trouvé moyen de glisser un reste d'attachement à la Réforme. Et de rappeler la vérité de cette affirmation évangélique qu'il aimait - bien qu'il fût ennemi de tout relativisme -: «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père».